PIERRE JEAN JOUVE

INVENTIONS

PQ
2619
.07815

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
MCMLIX

NUNC COGNOSCO EX PARTE

TRENT UNIVERSITY
LIBRARY

JUN 2 6 1968

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Kahle/Austin Foundation

https://archive.org/details/inventions0000jouv

INVENTIONS

OUVRAGES DE PIERRE JEAN JOUVE

Poésie

Sueur de Sang. Mercure de France.
La Vierge de Paris. Mercure de France.
Génie. Éditions G.L.M.
Diadème. Éditions de Minuit.
Ode. Éditions de Minuit.
Langue. Mercure de France.
Lyrique. Mercure de France.
Mélodrame. Mercure de France.
Inventions. Mercure de France.

Ouvrages épuisés :

Le Paradis Perdu.
Les Noces.
Matière Céleste.
Kyrie.
Hymne.

Roman

Nouvelle édition au Mercure de France
en préparation :

Paulina 1880.
Le Monde Désert.
Aventure de Catherine Crachat.
La Scène Capitale.

Essais

Le Don Juan de Mozart. Librairie Plon.
Wozzeck ou le nouvel opéra. Librairie Plon.
Commentaires. Éditions de La Baconnière, Neuchâtel.
En Miroir. Mercure de France.
Tombeau de Baudelaire. Éditions du Seuil.

Traduction

Sonnets de Shakespeare. Éditions du Sagittaire.
Club Français du Livre.
Roméo et Juliette (*Shakespeare*, Club Français du Livre).
Macbeth (*Shakespeare*, C.F.L., à paraître).

PIERRE JEAN JOUVE

INVENTIONS

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMLVIII

PQ2619 .078 I5

IL A ÉTÉ TIRÉ DIX EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL FAIT A LA MAIN DES MOULINS RICHARD DE BAS NUMÉROTÉS DE 1 A 10, VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR NUMÉROTÉS DE 11 A 35 ET DEUX CENT QUINZE EXEMPLAIRES SUR MARAIS NUMÉROTÉS DE 36 A 250.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, HORS COMMERCE : SUR VERGÉ DES MOULINS RICHARD DE BAS, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE MF 1 A MF 12 ET CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE HC 1 A HC 5 ; SUR MADAGASCAR, SIX EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE HC 6 A HC 11 ; SUR MARAIS, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE HC 12 A HC 23.

IL A ÉTÉ TIRÉ ENFIN, HORS COMMERCE, CENT QUINZE EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE NUMÉROTÉS DE SP 1 A SP 115.

CE TIRAGE CONSTITUAIT
L'ÉDITION ORIGINALE.

© *1958 by* Mercvre de France.
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

ISIS

95687

I

ISIS

Tu es plus belle que la nuit et comme Isis
Tu es debout sur les cornes bleues de la lune,
Ta chair si blanche échappe au terme dc beauté
Par mystère de lait irrigué de sang rose ;

Comme une reine du ciel vert sur les nuages
Enveloppée avec l'écharpe des pensers
Ivre dès la naissance encore es-tu plus sage
De régner sur l'humain sans même le toucher ;

Par un léger accord ou promesse d'un dieu
Se fait l'enfantement de tes rythmes et sphères
Et le stupre d'amour arraché des bas lieux,

O Beauté chaude et la dernière de nos âmes
Messagère dc Dieu et rêve du sauveur,
Là où nul homme ne respire tu es charme.

Encombré par l'abomination du monde, je songe
Avec les yeux énormément ouverts. Quel mal
Est celui-ci. Quelle accélération de la misère
Dans quel effondrement sous l'esprit du métal.

C'est ici qu'ils détournent d'eux une déesse
Masquée, à peine devinée ; et qu'une ombre d'amour
Ils la tuent. Ellc fuit, elle se voile, et cesse
Sa recherche très longue des libertés et du jour.

Pour faire encore honneur à l'épreuve de vie
L'épreuve de la foi avec l'eau et le feu
L'ouragan d'une mer où la terre est ravie,
Il n'est que tenir droit dans un vieux jour pluvieux ;

Pour voir sous le destin les démons transparaître
Il n'est qu'avoir la vie au vase de beauté
Une heure encor, dire le mot secret de l'être
Qui nous guérit par l'œil de son éternité.

Virgile, tu es nue, conduis-nous aux enfers
Car les enfers ont surgi par les volcans de la terre
Tout est enfer ici-bas. O Virgile, nudité
Tu es belle dans le grain et le parfum de la forme,

Tu connais l'obscène désir entre tes colonnes Virgile
Mais nul de nous ne fut admis à la crypte de ton désir,
O conduis-nous sous l'enfer par des caressces absentes
Et n'obscurcis pas nos yeux par les galaxies de ton
corps ;

Tu es belle tu es glacée et bien riante Virgile
Tu es chant tu es violon et l'odeur de tes poils d'or
Est l'odeur des mots secrets que profère ta bouche
absente
Car tu nous déclares amour et tu t'enfuis dans les enfers.

La Nature est triste si profondément, que la douleur
Fait une pointe exquise dans son sein, et souterraine
Est alors sa joie à vivre en baisers morts et en adieux
Quand elle s'ignore et croit qu'elle est la vive nature ;

L'ouragan des nations, et la tourmente des cœurs,
Le sans repos en traîtrise ct la folie amertume,
La menace de la mort : accorde grâce ô Souffrir,
Comme de Dieu sur la croix laisse tomber une larme.

Dites, qu'il faille encor sauter le pas — ne me dites
pas que le pas est mince,
Qu'il faille marcher par la porte de douleur, pour
entrer dans le non-pays d'inconsistance,

Ou se transposer en un brusque effroi à l'insoutenable
éclat qui est propre du mystère
Et faire face — et la bague brisée au doigt —
Et perdant les derniers indices de la terre.

O patrie des artistes morts, seule pairie !
Ainsi vit le territoire en ses fleuves de beauté
Perdue, avec ses mers finales disparues,
Scs cathédrales croulées, ses écrits de grand secret,

Ses temples qui ne portent plus leurs verdurcs
phénoménales
Pierres abandonnées au sol couleur d'œillet
Et souffle parfumé de la mort dans les salles
Où splendide n'est plus aucun pas, mais parfait.

Louange à vous tourments, obscurités, symboles
Tels que sur l'esprit vrai passe un égarement
Comme la brume sur les roseaux de l'eau morte

Afin qu'un grand oiseau se détache en volant
Et s'inscrive où l'œil ne peut saisir de trace
Où rien n'est jamais su de ses enfantements.

II

MUSIQUE

Souvent, tel un printemps répandu sur la mer
J'ai suivi les remous des cordes bois et cuivres :
Sauvage allait la cavalière de la mort
Sonnant l'orage pour le malheur de la terre ;

Ou douce de ses oiseaux déchirants, un soleil
Dans les pleurs, et le chant raisonnable des anges
Ayant séduit la bête avec un œil soyeux
Pour l'idylle du temps l'éternelle louange ;

Discours infiniment tu par l'intime étrange
O gloriole des sons esprit de vision
Mystère entier comme est cette humaine saison.

SENTE

Entre deux grands pays c'est un maigre sentier
Unique et solitaire aveugle : entre les neiges
D'une haute abstraction des eaux et du ciel
Et le gouffre argenté du souvenir d'Hélène.

Le minuscule amour est un sentier d'herbage
Où la terre hésitante entre les durs cailloux
Et quelque monument de roc et de ravage,
Se courbe se reprend et s'effondre à genoux,

La végétation l'étouffant d'un automne :
Campanules et thym saxifrages de sang
Les ruines blanches et les potentilles jaunes

Tumulte infime et tout embrassé par le vent !
Et l'immense solaire avec la petite ombre
O bleu de sphère sur la tristesse du temps.

INTÉRIEUR EXTÉRIEUR

On écoute au profond du monde intérieur
Se produire les étendues, plaines montagnes
Lacs et mers bleuités somptueuses couleurs
Chaque lieu chassant l'autre au gouffre de notre âme ;

Cirque des cirques d'or ! On erre sur les lieux
Aspirant à l'éther qui s'enfuit par le nombre,
Regrettant des amours laissés sur les rocs bleus
Ou des villes immenses aux pavillons d'ombre,

Regrettant, désirant ; jusqu'au jour entrevu
Abîmé brusquement, où l'on quitte la scène
Scène continuant dans ses amours charnus.

Pourtant depuis longtemps je vis et m'écartèle
Entre deux formes engagées jusqu'au tombeau
Dans une lutte à mort aux beautés éternelles.

Depuis un si long temps que je marche à midi
Sur la verte prairie accrochée aux espaces
Devant les eaux chinoises de la majesté
Montagneuse pensive au léger vent de glace

Mes cheveux ont blanchi et les armées du bord
Ces forêts ont vieilli d'odeur et transparence :
Non pas ! sur le poil ras de l'amour de midi
N'a pas changé l'amour de liberté d'enfance.

NUAGES

Nous avons vu, sortant du criminel au soir
L'armée échevelée, vénitienne dorée
Cheveux poitrine et cuisse éclatant sur les bords
Ainsi la chair totale et fauve et désolée

Se dénudant d'un manteau d'acier noir:
Volutes ! monstres ! et dentelles !
Enormes cumulus justifiant l'amour
Evanouissements verts, roses éternelles,

Où trônait à l'instant l'unique Dieu en gloire
Transfiguration par un azur où croire.

BLEU

Couché le vaste bleu de mer
La mer de l'azur rigoureuse
Et le soleil fixant du haut
Ses vastes rayons de noirceur,

Ondulation et matière
Le noir dilué en espoir
Et la matière faite roche
Par ce noir bleu mais en arrière,

Sur les forêts chinoises vertes
Et sur les eaux de jade vert
Qui devient alors jade noir.

Les soleils disparus sont des mots éternels
Dont la phrase arrondie a cette forme : extase
De terre musicienne et de verdure et d'or
De village pendu au balcon le plus rare
De prairie et de roc glaciaire entremêlés ;
O beauté de là-bas, songe de l'extrême heure,
Un furieux brasier d'automne se formait
Aux vallées par dessous les herbes potagères,
La descente faisait l'amour à la chaleur
Les masures de bois tourmentaient la lumière
Et la noblesse était défunte aux châtaigniers,
En partant l'on sentait la perte d'espérance
Par gravitation de désirs insensés.

DIPTYQUE

Un amour éternel dont le masque est camus
Lutte avec une mort à la face amoureuse
Dans une étreinte noire aux deux sexes charnus
Sans plaisir autre que la lutte monstrueuse,

Sans plus d'amour que n'en permet la hâte crue,
La bataille à savoir qui durera toujours
Qui saisira l'éternité enfin conçue
Et qui restera seul repu de ses amours.

Dans le nu souvenir des plus grands bâtisseurs
Ah c'est là seulement que nous vivons encore
Sans ce hideux présent dévorant chairs et murs
Sans cette face humaine encastrée à la tôle ;

C'est là qu'ils furent. Grands et vrais. Posant l'amour
Où il faut. Et du don très obscur ils moururent.
O l'automne de pays mort ! O la douleur
De ne plus retrouver fantôme ce qu'ils furent.

Amant de la muse plastique...
C. B.

Les cheveux étaient blonds d'un or fallacieux
Quand les yeux semblaient noirs et la peau toute
blanche
Mais sa toison sincère et sombre disait mieux
La fatale puissance accordée à ses hanches.

J'ai fait avec ton corps tristes dessins d'amour
Et déplacé ton âme d'un lieu d'infortune :
En reste-t-il une ombre ? Et le jeu de la chair
A glissé sur le sein de la mort taciturne.

NOCTURNE

C'était un chapeau noir. Relevé en arrière
Pour faire triste enfin. L'homme était debout noir
Vu de dos et sa chevelure aussi noire,
Son silence de chose épais comme une guerre.

Bientôt des tubes d'industrie étaient lancés
Leur explosion voulant dire colère
Bégayante noirceur ou soulagement vrai
Et « Colère d'enfant » marqué sur la matière :
D'après le ciel brumeux et le feu forcené
Je comprenais le sens évanoui des tubes,
Chaque tube était mot d'un poème sacré.

Je prononçais son nom, créature infortune
Et vivant de l'amour aux affreux lendemains :
Alors apparaissaient unies comme deux dalles
Aux herbes cheminant du même mouvement
Deux tombes, qui portaient nos signes identiques
La froideur sans un nom le suprême abandon ;
(Et du petit matin blanchissaient les portiques).

FAMILLE DU NOCTURNE

La famille du nocturne est la figure profonde
Qui recommence en revenant et fait signe je te connais.
La famille du mont rouge en tournant l'on y accède
Arrivant du chemin de fer tout le sol est couleur de sang
Les routes sont infinies et les bosses souvent chauves
Pas de neige mais la peine et la crainte d'infini ;
Parfois au loin malgré la cime on arrive sur une ville
Pleine de boulevards d'intrigue et déplacements
continuels
Où le veilleur est poursuivi dans la poursuite difficile.

L'autre famille de montagne a la gorge de vieux vert
Car les arbres font écran sur la paroi imprévue
Derrière quoi gît l'angoisse ou l'insensible danger,
On y entreprend pourtant la promenade très connue.

La famille des maisons est seigneuriale splendeur
La grande salle en escaliers par les jardins s'est ouverte
Mais sans cesse on a changé ici un angle ou un mur

La maison même a changé très souvent de fond en comble
Faisant pivoter son axe et l'amoureuse station
Sous les feuilles d'or aux parois ou la grisaille extérieure :
Cette fois tout a bien changé dans le palais que je n'ai plus
Que j'eus quand j'étais un seigneur avec la vie antérieure.

FIN DE WOZZECK

Les amours tristes furieusement que nous portons
S'achèveront tôt ou tard par une mort sans phrase
Ou par la phrase tuant le sexe d'un fer long
Qui s'engloutit lourdement aux eaux de la mémoire ;

Nous rêverons alors le rêve d'un certain lieu
De soi ou d'elle ? ou de l'autre forme antérieure ?
Cependant que le corps sanglant mélangé d'esprit
Par une eau corrompue aura repris son histoire.

L'ÉTOILE

I

Une étoile étrangère et qui brille peut-être
Pour des espaces singuliers dans la noirceur
En ignorant les proues de feu d'autres espaces
Et seule à graviter dévorante chaleur,

Une étoile que ne chérissent point les astres
Aux hyperboles repues de commune attraction,
Une errante, une sauvage. Et comme une triste folle
Parfois se retirant en lamentation

Dans quelque crique amère d'ionosphère noire,
Elle exprime inanimée un recueillement jaloux
Avant de repartir forcenée à la gloire
Par force, par chagrin, volupté, ou courroux.

II

Ma seule étoile est morte.
GÉRARD DE NERVAL.

Pourquoi l'atroce course libre ? et comment le grand
silence
Enorme des isolements dans la masse des scintille-
ments ?
Qui a voulu sur mon berceau l'étoile étrange sans
seconde
Et les erreurs de son orbite à l'envers des jeux
attirants ?

Ah j'ai froid de rêver à l'unique pensée
Mon astre intérieur ! Mon étoile ! Sans nul
Amour pour le soi-même et sans nulle secrète
Raison de traverser l'espace énorme et seul.

III

Tristesse, suis des yeux cette étoile pensive
Sans la perdre jamais : le poids de son halo
Est le tien car ainsi qu'une ligne cursive
Elle règne sur toi depuis le plus lointain ;

Ne renonce à porter son signe dans les hommes
Elle a pourtant belle lumière et poids d'argent
A travers l'inconnu — une espérance folle
Un goût de voluptés d'amours, malgré le temps

Dévoreur de tombeaux, qui prépare ta somme.

IV

Pauvre étoile ! par d'autres étoiles moquée,
Tu apprends à mourir. Mais étrangère à soi
Et n'ayant pu sortir des fautes consommées
Tu parcours en riant l'extrême espace froid

Songeant en mauvais rêve à cent siècles ou âges
Cent âges de la mort que demande le dieu
Pour sauver l'univers de l'être malchanceux.

LETTRE MORTE

I

Et lorsque tout n'est plus qu'amertume et douleur,
Maudit soit-il ce temple de mémoire
Aux portes crevassées d'oubli ! Maudite la femme
Longuement adorée autour d'un seul objet
Nommé par nous le temple ou penser de la femme
Etrange chevelu beau et laid creux et bas
Où comme en un filet de plaisir toujours nu
Vit le succube affreux du songe redoutable !

Malheur à cette force creuse, à ce poil ras
A ce démon glissant obsédant notre état
Par sa séduction de lèvre capiteuse.

Or c'est ici, et songez-y, que tous les morts
Ont reçu leur naissance et mangent leur repos
Final, dans une horreur de beauté amoureuse.

II

« Sombre est la vie, aussi sombre la mort » :
Les longs travaux, sueurs, aventures perdues,
Splendides nudités qu'a dévorées le sort,
Les mortes et les maux, les hontes encourues,

Les larmes, la magie, les rêves, l'anxiété
Forment ce long tapis brodé de chères vies
Qui trembla sur l'abîme à chaque nudité
De l'horreur à la bouche noire sans survie.

Sombre est la vie, et plus sombre la mort,
Et toujours à travers la vaine et quotidienne
Chose, on voit se dresser le monstre séduisant
Dans le rêve placé sur un trépied difforme

Agitant, prédisant, produisant sa noirceur
Par les remous de chair sous la clameur des Moires :
Le monstre maternel écrasant de ses pleurs
La crainte, le dégoût, le plaisir et la gloire.

III

Que tout ce grand tableau se termine dans l'ombre
Et la race brillante sombre par un creux
De dépouille au profond du fangeux cimetière,
Et qu'il faille, et qu'il faille ! un unique sanglot,
Mourir ayant voulu créer l'unique Mot !

Mais du sanglant désordre apparaît un enfant,
De l'ignorance luit l'aube de connaissance,
Dieu vivant, Dieu créant ! en baisant la prison
Là tu dois enfermer la chair d'explosion.

THÉOPHANIE

Souvent quand le chagrin voile nos pleurs funèbres
La lueur, ainsi qu'un chagrin plus ancien
Se reforme à nos yeux, voisine des phosphènes
Que l'obscurité noire arrache au souterrain,
Comme un reste de cri dans un reste d'aurore ;

La prière latine est parlée à l'obscur
La prière disjoint des lèvres machinales
Et la soumission avec l'immense ardeur
Se refont pour un monde à seulement refaire.

Te refaire univers de la vie ! Arracher
Ton corps chaud à l'abîme où il entre et il plonge
Chaque jour plus avant par un effort maudit ;
Te refaire d'un sang de passion de songe
Beau selon le visible invisible de Dieu !

ESSENTIELLE ISIS

Séduis, enchanteresse aussi mâle que femme
Séduis par l'onduleux serpent et tous ses seins
Et les ventres les urnes les regards les flammes :
Tout le regard de l'homme saisi du parfum ;
Et malheur à celui que tes cils ou ta lèvre
Ton bois sacré ta cuisse ou ton dos sans péril
Tes cheveux rayonnants mais ton âme confuse
Eprise des beaux dons de prostitution
Et du désir profond d'abaisser les étoiles —
Ont laissé calme juste et sans tentation,
Qui n'osa la faveur de soulever tes voiles.

LA MORT

Des roses par dessus les journées de la mort
Victorieusement s'élèvent comme roses
Conçues ; à seulement vivre éternellement
Ont été consenties les naissances moroses.

Camuse pourrissante amère abjection !
Te voici donc un seuil commencé par ces roses
Les âmes de l'esprit ; un travail engendrant
Les arme à basculer la plus sanglante chose ;

Et nous vivrons naissant de roses par les cendres
A partir de l'effort chu parmi les rayons.

MENDIANTES

Entre le ciel plus bas que le crime et la boue
Serrées par la carcasse infâme des capots
Qui attendent sans fin une étincelle basse,
Elles attendent, plus éternelles que le flot,

Ainsi que le malheur patient et fardé
Le regard en dessous discrétion funèbre
Le corps mal recouvert d'être déshabillé
Par cent yeux pour le seul programme qui va suivre,

Ces mendiantes devraient faire pleurer les pierres
S'il restait des pitiés à ces noires lumières,
A ces chairs de forçats, à ces cœurs éjectés.

Toujours plus sobrement nous fermer dans l'histoire
De nous-même, en trouvant le rutilant secret
D'y respirer toujours sagesse des montagnes
L'air propre de cascade et funèbre forêt ;

Puisque nous découvrons un monde les premiers
Le monde : plus géant que la masse océane
Plus obscur que les nébuleuses du dragon
Plus terrible que l'entrechoquement des règnes,

Le monde intérieur de la sainte terreur,
Demain peut-être, l'intérieur de la mort.

Mahler. Lieder eines Fahrenden Gesellen.

Encore encore, avant le grand silence,
Des arbres des soleils des bêtes et des eaux !
Et comme en le grand chant du compagnon funèbre
Passant sur les remous charmeurs des orchestres les
plus beaux

Encore la superbe joie et encore la nostalgie
Qui adorent la vie en inguérissable chagrin,
Que rien ne pourra contenter jamais sinon la vie
La vie et noire vie ! et magie ! et destin.

III

ISIS II

Toi qui connais le jeu du tonnerre et celui des membres
Par l'excitement la parole sacrée l'illusion
Qui trembles en action ô déesse de faute
Sans jamais perdre la force que la nuit posa sur tes reins
La fraîcheur des chemins blancs que tracent tes jambes longues
Vers le bois noir poussé à l'entre-croisement
Qui grossit sur le grand arc ou la maison de tes lombes,

Toi qui dispenses l'amour comme la machine à plaisir
O déesse ! tu es sculptée avec la honte
Dans la honte a grandi fut couvé ton trésor
La honte t'a formée en beauté rituelle,
Quand tu passes, l'homme est pris aux amertumes du corps.

Tu apparais dans le nocturne
Fille de l'insomnie et triviale des lieux

Triste et puissante aux seins de bronze au rire antique
Tu t'accroupis sur l'homme et tu couvres ses dieux

Mais tu l'aimes ! beauté inféconde tu veux
La commune beauté avec l'énorme monde
Non sans tressaillement terrible beau et creux
Où parfois ta jactance de déesse sombre.

Pourtant tu n'es pas seulement crainte et malheur
Mais ruisscau de chagrin et profondeur — ô Mère
Car tu tiens la parole en tes yeux flamboyants
Et la mort par tes mots fait parler le poète,

Et quelque infime langueur paraît dans l'or de ton cœur
Quand tu passes cherchant certain dieu dans l'abîme
Quand tu donnes et conquiers ayant payé toute noirceur
Pour qu'il erre et pour qu'il aime à la froideur de ta cime.

Rien n'a changé dans la conduite des affaires
Et la mort est première en notre chaude amour ;
O mort ! il faudra donc écrire ta lumière
D'une plume de fer que rouille en l'éternel
Le souvenir de toutes les douleurs premières
Dans cent et mille années de chants essentiels.

Dès lors il n'y eut plus de temple sur la mer
De princesses d'amour et de géant théâtre
Retentissant d'acclamations de gare en gare :
Plus qu'une case étroite honteux esseulement ;

En ce point sans savoir étais-je devenu
Sur sa roche accroupi le sphinx avec l'époque
Mâle et femelle ensemble et posant à l'infâme
L'énigme ou question que trouble son sein nu ?

Une musique noire et l'image effrayante
Sensuelle et hargneuse et tendre en désespoir
De ce déchirement d'essence où est le meurtre
Et danse et danse engloutissant amour et désespoir,

Il avait aboli l'ordre sage des sons
Et pourtant retrouvé la plus stricte matrice
Et laissant le cœur sans mesure par instants
Se souvenir de tout l'univers de musique.

C'est dans le décor de la terre
Que se passent naissance et saisons voyages et mort
La bien-aimée et la catin et les animaux et la lune
Les arbres méditants la sauvagerie folle et la musique
à mort,
C'est entre le ciel la mer bleue et la terre
Et sur l'étroite profondeur du crime de la terre
Que nous errons perdons nos amours et voyons périr
nos espoirs
Que nous chantons les désirs de la terre.

Jadis, ou dans un temps d'hier, je fus
Immémorialement la vie antérieure
Dans ces mêmes régions caressé ou brisé
Par la même Beauté de figure majeure ;

Ou demain je serai semblablemcnt défait
Payant de sang l'extase pauvre mais l'intense
Vision. Car vivant du songe je refais
Par des millions de pas la route de l'absence.

J'IGNORE. Et tellement j'ignore, que je sais.
Je touche en ignorant de touche si cruelle
Que ma science détruit même ces palais
Construits par moi dans mon ignorance farouche.

Près de la vitre ouvrant sur les vieux toits de zinc
On voit deux bengalis de Chine : l'un gris rose
Ou couleur de peau suave ou couleur de thé
L'autre est bleu comme une eau un ciel de matinée
N'est pas plus pur ni plus transparent un azur.
Et les deux becs ayant de la Chine le rouge
Et les pépiements dans le sautillement sûr
Tout l'Orient présent de peinture qui bouge.

La-haut dans la population claire des cimes
Privées de neige par l'été, s'écoule plat
Un ruisseau méandreux de large bleu sublime
Et sans rives sinon le jaune un peu charnel
De l'alpe que poursuit de son zénith horrible
Le soleil aux rumeurs de violet. Mais les flancs
Violente cendre rose ou rocher noir avide
Laissent l'eau resplendir de nul écoulement.

RÊVE

Etabli sur le cœur un sphinx à longs cheveux
Te fait mal assombri sombrant la forme altière
Gonflement de désir sexe pourpre des dieux
Surgi bas dans tes seins épris de la lumière ;

Tu perds cœur de te voir visiblement détruit
Mais le monstre se joue en roses de tes pleurs :
Et c'est un escalier qu'un nul effort gravit
Dessous dessus le brouillard jaune des douleurs.

Or il disait (d'un ton de voix inoubliable)
Que Dieu est l'être seul qui pour être et régner
N'ait pas même besoin d'exister
— véritable
Parousie en un sang de doute à épancher
Et croyance au delà du meurtre vénérable.

ISIS III

O belle femme entre folie et mort
O beauté non plus parfaite modulée
Le plaisir qui te baise n'étant plus rapport
Mais mystère par la dormition sacrée,

Beauté qu'on aperçoit enfin dans la terreur
Et l'agonie d'une beauté nouvelle
Source derrière les montagnes ! roc blesseur
Roc vivant par blessure aux eaux torrentielles !

Tu es belle et nouvelle et antique Beauté
Car ton peuple est démon en crypte inférieure
A présent tu le sais dans l'atome brûlé
Tu le sais, puissance et douleur assagies

Maîtresse cependant ! et Mère ! Et révélé
Le temps à ton couloir d'éternelle énergie
Car pensive et avide ! ainsi l'univers est
Avide de douleur, joyeux de nostalgie.

Les ailes de pensée aux rayons d'or d'un livre
Mêlées à celles de l'obscur et du ruisseau,
Ainsi porte ta marche ô déesse plus ivre
Que ne le croient tes pas à nos jours machinaux;

Tu m'as longtemps touché de tes mains à tout faire
Blessant et réparant, Isis en tous les lieux
En toute la nature à toutes les misères
Isis ou sphinge ou double sein aventureux;

Que mue en toi l'éros et que la mort pardonne
Tel est le grand désir de secret adieu
Que murmure en horreur d'évaluer la somme
Au plus haut aboli le poète pieux.

Enveloppe ô sainte Musique
Avec tes canons notre esprit
Abîme énorme son panique
Avant soi toujours inouï,

Projette nos cœurs sur la forme
Dissonante d'un haut tréteau :
Noirceur de mort sexuelle âme
Passion pure du tombeau.

Quelques hommes savaient dans le cœur de la mort
Chanter peindre ou écrire : et n'est-ce pas le nombre
Profond, parfait, le seul ? Incorporer au sort
Le but affreux, lui ravissant toute son ombre.

Est-ce trop demander du coup de dés divin
Qu'une fleur monstrueuse cloche de milliards rouges
Qu'un volcan aérien plus noir que l'esprit du feu
Vienne réduire la comédie avec le bouge
La perte de nation l'avilissement des cœurs ?
Est-ce trop demander que le ciel tombe ? L'âme
Du poète est comme s'il avait été jeté
Hors d'existence et si des fondrières mouvantes
Il faisait le granit pleureur d'éternité.

FINAL

Ce grand animal prédateur
Le baiser peut bien dévorer
Le long silence accusateur
Où tous les doutes accrocher :

La disproportion terrible
En tête attaquerait l'esprit
Si l'opprobre ayant changé de cible
Ma grandeur était ce que tu dis.

ET CHARGÉ DE SES BIENS

Le génie et l'amour sont des Devoirs faciles.

BAUDELAIRE. *Bribes.*

Dans un temple de ruine avec les fausses fleurs
De l'art, ils me parlent de moi et pour mon bien
De mon adversité, et sourit la parole
Par pudeur et descend un espace funèbre
De leurs yeux dans les miens
Sur ma nature ou mon erreur et mon histoire.

Surgis donc surgis donc ! rire du sein des reines
Ou cri des masses de la mer
Quand une torpille aveugle éclaire de sa lanterne
Le conciliabule des morts d'un naufrage très ancien,
Marbre de la folie ou délire des morts
Brouillez tout ! et que l'absence soit le sein
Où de faire l'amour je mène et me surmène.

Comme une ombre portée sur des objets diffus
Je n'ai pas même essayé de vous voiler la souffrance
Qui pourtant ne dit point son nom et j'ai menti
A ce chagrin qui avoue tout son âge ;

Mais la lumière ! l'incandescente et seulement
Pour soi ! Que je la porte à Dieu malgré la forme
Ainsi qu'un temple énorme et méditant la mer
Sous les soleils des autres âges je m'endorme.

Elle tremble parfois la caverne profonde
De ses fumées et de ses rêves de noirceur,
Alors l'isolement plus fier est du seigneur
Fou dans son château noir de spectacles et d'ombres ;

Mais voici l'hirondelle au cri de larme bleue
Qui redonne à l'amant le courage d'aller,
A l'époux la tendresse inouïe, au nocher
L'art de passer les eaux sous la lumière feue.

AVEU

Tant d'ombre a bousculé ton cœur. Tant d'amertume
A régné sur tes lois depuis l'heure des coups
Où tu formas l'artiste en une chair malade
Dans le grenier d'adolescence et d'amour fou,

Tant de sévères silences et de manques
Tant de mouvements impairs t'ont travaillé
Au point que tu prends peur de parler ta langue
Un peu trop tard sur ce sol bouleversé ;

Et la mélancolie est une veuve illustre
Qui s'assied dans le fauteuil rouge face aux yeux
Modifiant les bois les livres et le lustre,

Fuis-la, elle écrase de ses seins plombés
La mémoire et l'espoir tes doutes ta gloire
Et tes monuments elle les a tués.

Et chargé de ses biens ses femmes ses oiseaux
Tel un navire lourd touchant le fond du port
Il rêve qu'il n'est plus au havre d'existence
Seul comme il fut toujours et que la connaissance
De lui-même lui est revenue par ces eaux
Profondes où longtemps il fut navigateur ;

Il rêve aimer encore et reculer l'eau morte
Ou bien dresser la mort en contrepoint sonore
Sur un extrême quai, où peu douce faveur
Lui suffirait de placer l'éternel au cœur
Pour ressentir l'absence en Dieu qui se redore.

Que tout ceci peine avec joie plaisir et faute
Adversité, et qu'il Lui plaise, mort —
Devienne une allégresse emplie de chaleur telle
Que l'on ne puisse dire le ton ni l'accord
Ni même s'en réjouir : un printemps du temps sauvage
Qui mesure uniquement l'être dans l'unique instant.

LAZARE

A Gabriel Bounoure.

Nions où nous allons, nuit sans date, témoin
Faible en un coffre noir de l'histoire amoureuse :
Le feu le feu la flamme d'or ! et puisse notre grand
chagrin
Puisse l'azur, puisse la nuit, nous révéler la face
heureuse.

Sur les horizons noirs de destins envieux
Nous avons tant lutté déprise l'énergie
(Pour le soi mais pour tout humain aventureux)
Aujourd'hui dans cet engrenage de folie,

Que faiblit notre amour : gloire trop déniée !
Il me faut seulement m'aimer pour ce qui fut
Tenir à mon écrit de mémoire effrayée,
Comptable de beauté dont le décri soit nu.

Vous n'avez pas compris. Puisse une pure terre
Me recouvrir dans ma racine. Que mon vœu
Célèbre enfin par une éternité mortelle
Ce combat quand j'aurai rejoint l'esprit de Dieu.

TABLE

ISIS

I

ISIS 11

II

MUSIQUE 19
SENTE 20
INTÉRIEUR EXTÉRIEUR 21
Depuis un si long temps 22
NUAGES 23
BLEU 24
Les soleils disparus 25
DIPTYQUE 26
Dans le nu souvenir 27
Les cheveux étaient blonds 28
NOCTURNE 29
FAMILLE DU NOCTURNE 30
FIN DE WOZZECK 32
L'ÉTOILE 33
LETTRE MORTE 37
THÉOPHANIE 40
ESSENTIELLE ISIS 41

LA MORT 42
MENDIANTES 43
Toujours plus sobrement 44
Encore encore, avant 45

III

ISIS II 49
Rien n'a changé 51
Dès lors il n'y eut plus 52
Une musique noire 53
C'est dans le décor 54
Jadis, ou dans un temps 55
J'ignore 56
Près de la vitre 57
Là-haut dans la population 58
RÊVE 59
Or il disait 60
ISIS III 61
Enveloppe ô sainte Musique 63
Quelques hommes savaient 64
Est-ce trop demander 65
FINAL 66

ET CHARGÉ DE SES BIENS

Dans un temple de ruine 71
Elle tremble parfois la caverne 73

AVEU 74
Et chargé de ses biens 75
Que tout ceci peine avec joie 76
LAZARE 77

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DARANTIERE A DIJON, LE
QUINZE FÉVRIER M.CM.LIX

Date Due

bd

CAT. NO. 23 233 PRINTED IN U.S.A.

PQ 2619 .078 I5
Jouve, Pierre Jean, 1887-
Inventions. --
010101 000
0 1163 0242859 8
TRENT UNIVERSITY

PQ2619 .07815
Jouve, Pierre Jean
Inventions.

DATE	ISSUED TO 95687

95687